

Christian Bromberger
Université d'Aix-Marseille (France)

Le football aujourd'hui entre fierté locale et globalisation

L'évolution récente du football traduit un des paradoxes majeurs de notre temps : alors que les modes de vie se banalisent sous l'effet de la mondialisation, les sentiments d'appartenance se maintiennent, voire s'affichent avec une intensité redoublée. Jusque dans les années 1980-1990, les supporters pouvaient s'enorgueillir du style singulier du jeu de leur équipe, de joueurs issus de leur ville ou de leur région. Les dirigeants des clubs étaient, pour la plupart, des industriels locaux. Bref l'équipe et le club étaient des métaphores expressives de l'identité locale. Ces liens entre le lieu et l'équipe se sont distendus mais l'attachement au maillot demeure. Scrutons ce paradoxe et, pour finir, les raisons de la popularité mondiale du football.

La fin des styles

Naguère, et encore dans les années 1980, l'identification à un club n'était pas perçue et conçue par les supporters comme le simple signe (arbitraire) d'une commune appartenance mais comme le symbole (motivé) d'un mode spécifique d'existence collective, qu'incarnait le style de jeu de l'équipe, modulation aux tonalités propres d'un langage universel. Le style local que l'on revendiquait ne correspondait pas toujours, loin s'en faut, à la pratique réelle des joueurs mais plutôt à l'image stéréotypée, enracinée dans la durée, qu'une collectivité se donne d'elle-même et qu'elle souhaite donner aux autres. Non pas tant, donc, à la manière dont les hommes jouent (et vivent), mais à la manière dont ils se plaisent à raconter le jeu de leur équipe (et leur existence). Chaque grande équipe locale imprimait sa marque propre sur le jeu, si bien qu'une confrontation importante se présentait comme « une guerre des styles ». Prenons quelques exemples en France et en Italie de ces différences stylistiques. Ainsi la vaillance laborieuse, jusqu'à l'épuisement, était la dominante stylistique de l'équipe de Saint-Étienne (Charroin, 1992) de la grande époque (Saint-Étienne fut huit fois champion de France de 1967 à 1981); de façon significative, dans le palmarès des vedettes établi par les supporters, c'est Oswaldo Piazza qui occupe la première place; il s'illustre par sa pugnacité et son courage, remontant le terrain en de longues chevauchées même quand tout espoir de victoire semblait envolé. A Lens, ville minière, prévalait un style similaire; on attendait de l'équipe qu'« elle mouille le maillot » et qu'elle offre un miroir aux vertus de solidarité et de courage, où l'on se plaît ici à se reconnaître. Le style que l'on prisait à l'Olympique de Marseille se distingue fortement de ces façons laborieuses. Il est fait de panache, de fantasque, de virtuosité et d'efficacité spectaculaire. La devise du club est, dès ses origines, en 1899, « Droit au but ». Témoignage de l'attachement à cette tradition stylistique, ce sont, dans le légendaire olympien, des vedettes virtuoses et spectaculaires qui occupent le premier rang (Bromberger, 1995 : 124-130). Ce goût pour le panache se combine avec une prédilection pour les joueurs pugnaces, qui exhibent pleinement leurs qualités viriles. En Italie s'opposaient ainsi le style de la Juventus de Turin et celui de l'équipe de Naples ; le premier était fait de rigueur à l'image de l'austère culture industrielle, dont le club est l'émanation (c'est une filiale de la Fiat), et symbolisé par la devise *Serietà*, *Semplicità*, *Sobrietà* (Sérieux, simplicité, sobriété). Le second est modelé par le goût de l'exploit et de la fantaisie spectaculaires, incarné par des joueurs virtuoses sud-

américains, tels que furent Maradona(photo 1) et Careca. On retrouve encore cette variété des styles à l'échelle de Téhéran. Deux clubs s'opposent : Perspolis, la *mardomi* (« populaire ») et Esteghlâl, l'aristocratel'estudiantine; Perspolisest réputé pour son jeu aérien d'attaque, alors qu'Esteghlâl, qui se targue d'une « plus haute culture », revendique un style plus léché et technique, fondé sur des passes à terre (voir Bromberger, 2016).

Pour le jeune supporter découvrir progressivement ces propriétés du style local était une manière d'éducation sentimentale aux valeurs qui façonnent sa ville.

Mais les trente dernières années ont vu disparaître la guerre des styles locaux. Les changements d'entraîneur, les transferts de joueurs, deux fois par an, à un rythme précipité, ont mis un terme à cette continuité stylistique. Exemple parmi d'autres, à l'intersaison 2015 16 joueurs sont partis de l'Olympique de Marseille, 15 nouveaux y sont arrivés ; et de 2012 à aujourd'hui six entraîneurs se sont succédé.

La fin des « joueurs du crû »

La composition de l'équipe a longtemps offert une autre métaphore expressive et grossissante de cette identité collective, un reflet idéalisé de la population et de ses conceptions de l'appartenance. A Glasgow, jusqu'à la fin des années 1980, le critère religieux était déterminant pour le recrutement des joueurs, le Celtic étant un club catholique fondé par un frère mariste, soutenu par les immigrés irlandais et présidé, à ses débuts, par l'archevêque de la ville, et les Rangers, à l'inverse, étant protestants et unionistes (Murray, 1994). En 1989, un coup fatal fut porté à cette bipartition : pour la première fois depuis quatre-vingts ans, un joueur catholique, Maurice Johnston, rejoignit les Rangers. Il s'ensuivit une très vive polémique. En France, l'équipe de Lens a longtemps été le symbole d'une classe ouvrière comportant de nombreux ouvriers d'origine polonaise. Ce sont ces joueurs,comme l'était un grand nombre des « gueules noires », qui ont assis la réputation du club, un club qui dut, en grande partie, sa résurrection, dans les années 1970 après une sombre période, au renfort de deux talents recrutés en Pologne, Faber et Gregorczyk. À Marseille, les joueurs qui, à travers le temps recueillent le plus de faveurs, sont incontestablement les vedettes étrangères : Kohut, Vasconcellos, Ben Barek dans les années 1930-1940, et, plus près de nous, les Suédois Andersson et Magnusson, le Yougoslave Skoblar, les Brésiliens Jaïrzinho et Paulo Cezar, l'Anglais Waddle, l'Italien Ravanelli, l'Ivoirien Drogba, le Sénégalais Niang... autant de joueurs qui ont fortement marqué la mémoire locale. On associe volontiers à ces vedettes étrangères, reflets du cosmopolitisme idéal de la cité, des « minots » nés à Marseille ou dans sa proche région, qui ont porté haut les couleurs de leur club et ont notamment assuré sa résurrection de 1981 à 1984, quand celui-ci était au plus bas. Cette fusion de joueurs étrangers et locaux n'est-elle pas la représentation idéalisée (le réel n'est pas aussi harmonieux) de la cité dont l'histoire est faite de puissants mouvements migratoires ?

Bref, l'équipe symbolisait, rendait visible et incarnait, jusqu'à un proche passé, à travers son style et sa composition, l'identité réelle et imaginaire de la collectivité qu'elle représentait.De cette époque nous vivons le chant du cygne. De récentes dispositions réglementaires (supprimant, en accord avec la législation européenne, la limitation du nombre de joueurs, par équipe, ressortissant d'autres États membres de la communauté), mais surtout la transformation des clubs en entreprises privées de spectacle ont modifié le jeu d'identification entre le public et les vedettes de « son » équipe. Les joueurs qui, jadis, étaient issus du coin de la rue et accomplissaient une grande partie de leur carrière dans un même club (au prix, il est vrai, de contrats

souvent léonins, voir Wahl et Lanfranchi, 1995) se sont transformés en météores au gré des sollicitations du marché. Plus un nom polonais dans l'équipe du RC Lens ; trois « Marseillais » sur 30 joueurs composant l'effectif professionnel de l'Olympique de Marseille, etc.

La fin des industriels et des patrons locaux

Jusque dans les années 1960, et dans de rares cas au-delà, les présidents de clubs étaient des industriels locaux qui tiraient un profit indirect (valorisation de l'esprit d'entreprise, atténuation des tensions sociales) de leurs largesses. Jooris, grand brasseur lillois, joua un rôle déterminant à la tête du club de la ville (le LOSC) ; Prouvost, magnat du textile, présida le RC Roubaix ; Pierre et Geoffroy Guichard, patrons des établissements Casino, ancrèrent le football et la couleur verte, celle de leur marque, à Saint-Étienne. On pourrait citer des exemples similaires en Italie : les Agnelli, à la tête de la Fiat et de la Juventus à Turin, le riche armateur Doria à Gênes, fondateur et mécène de la Sampdoria, l'industriel du textile, Ascarelli, puis l'armateur Lauro dirigeant le club de Naples... Le management du club était ainsi au diapason de l'imaginaire de la ville et d'une entreprise qui la dominait. Patrick Fridenson (1989), plus récemment Antoine Mourat (2010), nous ont montré comment le club et l'équipe de Sochaux étaient gérés sur le modèle industriel de Peugeot : « Il appartient aux responsables de l'équipe de connaître parfaitement chaque équipier afin de le placer à l'endroit où il est capable de rendre son maximum, lit-on dans un numéro du journal de l'entreprise de 1954. À l'usine, c'est la même chose, chacun doit être parfaitement à sa place et il appartient à chacun d'y veiller. René Hauss, le directeur technique du FC Sochaux dans les années 1970, vantait cette discipline d'usine sur les terrains : « Pas de concertation, pas de contestation, une hiérarchie bien établie », déclarait-il à *L'entraîneur français* en 1976. Ce schéma – ou ce diagramme pour reprendre le vocabulaire de Gilles Deleuze -, s'est profondément transformé depuis les années 1970-1980. Ce sont des magnats de la communication et de l'édition (Marcel Leclerc, dirigeant de journaux sportifs, à Marseille, J.-L. Lagardère (Hachette), président de l'éphémère Matra-Racing, M. Denizot (Canal +) au Paris-Saint-Germain qui ont pris la tête des clubs. C'est aussi l'époque des promoteurs immobiliers, des dirigeants de chaînes de produits de consommation. Mais la plupart de ces *condottieri*, souhaitant se montrer et faire valoir leur image, ont encore un lien avec la ville dont ils dirigent le club. À partir des années 2000, à des rythmes variables et sauf remarquables exceptions, les présidents et les actionnaires des grands clubs n'ont plus qu'un lien distant avec les villes dont les équipes sont le fleuron. Ces clubs sont en effet, désormais, la propriété de géants de la finance. Faut-il citer des exemples de cette déterritorialisation ? L'Olympique de Marseille a été repris dès 1996 par Robert-Louis Dreyfus, patron d'Adidas et n'entretenant que des liens circonstanciels avec Marseille. Que dire du Paris-Saint-Germain successivement propriété du groupe américain Colony Capital, puis de l'émirat du Qatar, de l'AS Monaco possédé par l'homme d'affaires et milliardaire Dimitri Rybolovlev, du FC Sochaux, racheté en 2015 par le groupe chinois Ledus, rompant ainsi son lien ombilical avec la firme Peugeot ? Bien sûr des présidents de clubs d'ancien style demeurent ici ou là mais la tendance est à la déterritorialisation, à la mainmise des grandes fortunes et groupes internationaux.

Ces diverses modifications n'entament pas pour autant la ferveur populaire. Mais celle-ci a changé progressivement d'assise et de signification : à la célébration de l'entre-soi s'est substitué un show de vedettes regroupées sous les mêmes couleurs, le maillot demeurant le principal emblème d'identification.

Un renouvellement du public et des formes de supporterisme

À la suite des violences dans les stades, qui ont émaillé, en France et en Europe, les années 1980, clubs et instances dirigeantes du football ont pris une série de mesures visant à évacuer les supporters les plus turbulents. Le prix des places, des abonnements a considérablement augmenté, entraînant une « gentrification », un « embourgeoisement » des spectateurs dans des stades « clean ». Dans les nouvelles constructions, il y a tendance à une plus grande segmentation de l'espace, à une « élitisation des tribunes », à un recul de la mixité sociale et de la sociabilité. Cette évolution va de pair avec les nouvelles fonctions dévolues aux enceintes sportives ; celles-ci s'apprêtent à devenir, avec leurs équipements annexes (magasins, salles de cinéma, installations pour les enfants et pour les adultes : on peut ici et là y fêter désormais son anniversaire ou son mariage), des "lieux de vie". Cette modernisation des stades, la volonté de prévenir les débordements violents ont abouti à la formule du « tout assis », y compris dans les virages, les *curve* (en Italie), les *stands* (en Grande-Bretagne) situés derrière les buts, où se regroupent les jeunes supporters les plus démonstratifs (photo 2). Or comment exprimer ses émotions, assis, les mouvements contraints et le corps séparé de celui des autres et non plus fondu dans la masse ? La devise des dirigeants des clubs et des fédérations à l'adresse des spectateurs pourrait ainsi se résumer aujourd'hui au triple commandement: « Paye! Assieds-toi! Tais-toi! ». Mieux - ou pire - les responsables s'accommoderaient volontiers d'une ambiance sonore et visuelle assurée par des supporters sous les ordres d'un animateur du club. Or ces tendances à la « disneylandisation » du spectacle sportif vont à l'encontre des pratiques des supporters les plus ardents. Ceux-ci se sentent dépossédés de la part qui leur est propre du spectacle sportif: l'animation du stade. « Payer, fermer nos gueules, en admirant des mercenaires, non! », déclarent ces supporters « ultras ». Pour éviter les incidents, diverses mesures ont été prises qui modifient l'atmosphère des stades. Ainsi, en Italie, les banderoles qui ne sont pas ignifuges sont interdites et les slogans discréditant les adversaires peuvent faire l'objet de sanctions pénales, ce que l'on comprend bien s'il s'agit d'insultes racistes, moins s'il s'agit de stéréotypes utilisés pour brocarder l'adversaire : le stade n'est-il pas un lieu de débridement carnavalesque des comportements, un des rares espaces où l'on peut encore dire des gros mots ?

La popularité du football : une caisse de résonance des identités collectives...

Si, malgré ces évolutions, le football demeure si populaire, un des seuls référents universels à travers le monde, c'est que les équipes et les clubs demeurent des machines à classer les appartenances, des caisses de résonance et des amplificateurs des identités collectives. C'est aussi parce que ce sport condense une vision de l'existence largement partagée aujourd'hui.

Faut-il souligner que les matchs offrent un terrain privilégié à l'affirmation des appartenances et des antagonismes collectifs ? Des championnats régionaux et corporatifs au championnat du monde (en passant par les coupes et les championnats continentaux et intercontinentaux), chaque confrontation fournit aux spectateurs un support à la symbolisation d'une des facettes (locale, professionnelle, régionale, ethnique, nationale...) de leur identité. Le sentiment d'appartenance se construit ici, comme en d'autres circonstances, dans un rapport d'opposition plus ou moins virulent avec l'autre. Aussi toute rencontre entre villes, communautés, régions, nations rivales,

prend-elle la tournure d'une guerre ritualisée (avec ses hymnes et ses fanfares) où ne manquent ni les appels à la mobilisation communautaire, ni l'insistance emphatique sur les différends hérités de l'histoire, ni les emblèmes belliqueux (les étendards, les panoplies des jeunes supporters)(photos 3, 4 et 5). Cette mobilisation s'opère dans un espace panoptique singulier, le stade, où l'on voit (une pratique) tout en étant vu (par les autres spectateurs), un espace qui permet la concentration et les démonstrations de foules importantes, à la mesure des phénomènes d'appartenance collective dans le monde contemporain. Là se remembre un corps social défait dans la quotidien, là s'exprime par le chant un sentiment de communauté et de loyauté, là « la société (...) prend conscience de soi et se pose », pour reprendre des termes durkheimiens.

Les compétitions internationales réveillent et amplifient des sentiments d'hostilité hérités de l'histoire. Faut-il évoquer l'atmosphère longtemps belliqueuse qui a régné sur les France-Allemagne, Pays-Bas-Allemagne, Pologne-Russie, Angleterre-République d'Irlande, ou encore la cacophonie du match France-Algérie en 2001? Quand on évoque la tension qui entoure de tels matchs, encore faut-il, pour ne pas commettre d'excès interprétatifs, prendre en compte la quête d'émotions, « *the quest for excitement* », disait Norbert Elias, qui habite les spectateurs. Si la recherche d'émotions est un des ressorts essentiels du spectacle sportif, la partisanerie est la condition nécessaire pour assurer un maximum d'intensité pathétique à la confrontation (ce n'est bien sûr pas là une obligation morale mais une nécessité psychologique). Quoi de plus insipide, en effet, qu'une rencontre sans « enjeu », où l'on ne passe pas du « ils » au « nous », où l'on ne sent pas soi-même acteur ? On admirera sans doute la qualité technique de la partie, la beauté du jeu, les prouesses des athlètes mais on ne ressentira pas le piment et la plénitude dramatiques du spectacle. Le match de football, *a fortiori* dans des situations tendues, fait éprouver, en 90 minutes, toute la gamme des émotions que l'on peut ressentir dans le temps long et distendu d'une vie : la souffrance, la haine, l'angoisse(photo 6), l'admiration, la joie, le sentiment d'injustice... On retrouve ici « la bonne dimension » qui, selon Aristote, modèle la tragédie, c'est-à-dire « celle qui comprend tous les événements qui font passer les personnages du malheur au bonheur ou du bonheur au malheur ».

Si les confrontations entre équipes nationales rivales permettent de « faire le plein d'émotions », il en est de même entre équipes locales, *a fortiori* dans un contexte de revendications régionales ou nationalitaires. En Iran, quelle que soit la vigueur du sentiment national, des clubs cristallisent des revendications identitaires, c'est le cas en Azerbaïdjan, à l'ouest du pays, où Traktorsâzi (littéralement « Fabrique de tracteurs », du nom de la grande usine installée à Tabriz)est l'emblème populaire par excellence des revendications nationalitaires azeri, des revendications prônant une plus grande reconnaissance et autonomie culturelles de l'Azerbaïdjan, voire, pour certains, le séparatisme. Au sud ouest de l'Iran, dans le Khouzistan, une province en partie arabophone, les matchs du FC Foolad fournissent l'occasion de manifestations où des supporters, encouragés par des mouvements séparatistes ou irrédentistes, revendiquent, par leurs slogans et leur tenue vestimentaire, leur identité arabe. Mais nous ne sommes encore là qu'au stade des revendications. Dans d'autres cas, en particulier en Europe de l'Est, les oppositions entre équipes de football préfigurèrent l'éclatement des États. En Tchécoslovaquie les matchs entre le Slovan de Bratislava, soutenu par les Slovaques, et le Sparta de Prague, symbole de l'identité tchèque, donnaient lieu à des affrontements brutaux entre supporters, tout comme, en URSS, les rencontres entre le Spartak de Moscou et le Dynamo de Kiev. Une des premières mesures prises par les états nouvellement indépendants fut d'ailleurs d'organiser un

championnat national et de demander leur adhésion à la Fédération internationale de football (FIFA). L'explosion de la Yougoslavie fournit l'exemple le plus récent et le plus vif des liens entre football et revendications nationales (sur ce chemin du terrain de football au champ de bataille, voir Colovic, 1999). En 1990, des incidents extrêmement graves, opposant joueurs et supporters croates et serbes, émaillèrent les matchs entre le Dynamo de Zagreb et l'Étoile rouge de Belgrade puis entre Hadjuk Split et le Partizan de Belgrade. Ce furent là les prémices de l'éclatement de la Fédération.

La situation yougoslave amène à introduire la dimension religieuse dans la genèse des antagonismes footballistiques. Nul mieux qu'Ivo Andric, dans sa *Lettre de 1920* de Sarajevo, n'a traduit plus expressivement les tensions confessionnelles au sein de cette société, et en particulier en Bosnie : « Quand, à Sarajevo, écrit-il, on reste jusqu'au matin tout éveillé dans son lit, on entend tous les bruits de la nuit. Pesamment et implacablement, l'horloge de la cathédrale catholique sonne deux heures. Une minute plus tard (soixante-quinze secondes exactement, j'ai compté), sur un timbre un peu plus faible mais pénétrant, l'horloge de la cathédrale orthodoxe sonne « ses » deux heures. Un peu après, la tour de l'horloge de la mosquée du *bey* sonne à son tour sur un timbre rauque et lointain, elle sonne onze heures, onze heures turques spectrales, conformément aux comptes étranges de pays situés à l'autre bout du monde. Les Juifs n'ont pas d'horloge qui sonne, et seul le dieu cruel sait quelle heure il est pour eux à ce moment-là, une heure qui varie selon qu'ils sont séfarades ou ashkénazes. Ainsi, même la nuit quand tout dort, dans le décompte des heures creuses du sommeil, veille la différence qui divise les gens endormis. Ces gens qui, dès le réveil, se réjouissent et souffrent, mangent ou jeûnent conformément à quatre calendriers différents et opposés les uns aux autres, et qui adressent leurs prières au même ciel dans quatre langues d'église différentes. Cette disparité, tantôt de façon visible et ouvertement, tantôt de manière invisible et surnoise, ressemble toujours à la haine et se confond parfois tout à fait avec elle » (Andric, 1993 : 33-34). Doit-on souligner l'actualité du constat d'Andric ? Ce séparatisme communautaire a eu sa traduction footballistique pendant le conflit bosniaque ; les compétitions se poursuivirent mais au sein de trois fédérations distinctes, celle de Bosnie-Herzégovine, regroupant les clubs musulmans, celle d'Herzeg-Bosnie, organisant les matchs entre équipes croates, celle enfin de la République serbe. L'unification des fédérations en 2002 n'a pas effacé les tensions. À Mostar, par exemple, dont le pont a été détruit comme l'a été l'unité de la ville, les rencontres entre le club musulman de Velezh, du nom de la montagne qui domine la ville, et celui, croate, de Zrinjski, du nom du héros qui opposa une farouche résistance aux Turcs, se déroulent dans une atmosphère particulièrement belliqueuse. À la *RedArmy* qui soutient Velezh et scande « Rendez-nous nos appartements », les *Ultras* de Zrinjski répondent « Nous ne vous rendrons pas vos appartements ».

Les affiliations religieuses, avec leurs puissantes structures associatives, modèlent ainsi dans plusieurs villes d'Europe et du Proche-Orient (à Belfast, à Glasgow, à Beyrouth...), la configuration des clubs et des préférences partisans.

Caisse de résonance des antagonismes religieux, le football peut aussi l'être des différences linguistiques qui scindent les nations. Tel est le cas en Belgique où les métropoles bilingues ou situées à proximité de la frontière linguistique partagent leurs faveurs entre clubs wallons - dont le Standard de Liège est le porte-drapeau - et flamands - dont le FC Brugge est l'emblème -.

Les compétitions peuvent également répercuter des différends et des rancoeurs légués par l'histoire. Dans de nombreuses villes en crise, nostalgiques de leur grandeur passée (Liverpool, Marseille et Naples, par exemple), la population s'agrippe avec

d'autant plus de ferveur au club qui la représente qu'elle se sent bafouée de l'extérieur et victime d'une histoire mal écrite. Toute confrontation avec une équipe réputée cossue est perçue comme l'occasion d'une revanche sur un destin difficile et se double parfois d'une rivalité entre le Nord et le Sud, une autre opposition puissante qui modèle les « cartes mentales » en Europe.

On peut aussi s'identifier à une équipe parce que celle-ci symbolise une entreprise ou une classe sociale. On a évoqué plus haut l'ancrage ouvrier des clubs de Lens, patronné, à partir de 1934, par la Société des Mines, de Saint-Étienne, émanation des grands magasins Casino, et de Sochaux, filiale de Peugeot. À Lens, l'équipe de Lille, « la bourgeoise », est l'objet de tous les sarcasmes. À Saint-Étienne, c'est l'équipe de Lyon, ville perçue comme bourgeoise, froide et arrogante, qui est brocardée. À Istanbul, trois équipes se disputent le leadership : Galatasaray, Fenerbahçe et Beşiktaş. Galata, est le club le plus ancien, le club des classes aisées dirigé à sa fondation puis, le plus souvent, par un ancien élève du lycée francophone Galatasaray. Fenerbahçe, le club de la rive asiatique de la ville, est considéré comme populaire, même si ses dirigeants sont de riches hommes d'affaires, et attaché à l'image d'Atta Türk et à son sécularisme. Les derbies entre Galata et Fener sont explosifs si bien que la présence dans les tribunes de supporters de l'équipe visiteuse est interdite depuis 2009. Le troisième grand club de la ville, c'est Beşiktaş, représentant un quartier, un « village », dit-on fièrement, dont il porte le nom. C'est aussi un club populaire. Leurs adversaires traitent leurs supporters d'*arabacılar* (« chauffeurs »).

Mais constater que ces compétitions consacrent et exaspèrent des allégeances et des loyautés collectives, est-ce suffisant pour rendre compte de la popularité du football ? À vrai dire, si l'on se passionne tant pour le football, ce n'est pas seulement en raison des qualités scéniques et des ressorts pathétiques du spectacle ou pour célébrer bruyamment son appartenance, mais parce que se joue sur ce terrain-là une partie qui condense et théâtralise les valeurs cardinales du monde contemporain. Des propos des supporters sur la réussite ou les déboires de leur équipe, de l'histoire même du football, émerge, en effet, sur le mode d'une brutale caricature, une vision cohérente du monde contemporain.

... Une vision cohérente du monde contemporain

De quoi ce « jeu profond » nous parle-t-il au juste et de quoi nous parlent ceux qui en parlent ? Comme les autres sports, le football exalte le mérite, la performance, la compétition entre égaux ; il donne à voir et à penser, de façon brutale et réaliste, l'incertitude et la mobilité des statuts individuels et collectifs que symbolisent les ascensions et le déclin des vedettes, les promotions et les relégations des équipes, les rigoureuses procédures de classement, cette règle d'or des sociétés contemporaines fondées sur l'évaluation des compétences. Comme l'a montré Alain Ehrenberg (1991), la popularité des sports réside largement dans leur capacité à incarner l'idéal des sociétés méritocratiques en nous montrant, par le truchement de leurs héros, que « n'importe qui peut devenir quelqu'un », que les statuts ne s'acquiescent pas dès la naissance mais se conquièrent au cours de l'existence. Si Kopa, Pelé, Maradona, Ronaldo, Zidane, Messi... nous fascinent, c'est bien sûr en raison de la qualité de leurs exploits mais aussi parce que nous avons la certitude qu'ils « ont atteint » la gloire « par leurs propres forces et non parce qu'ils ont eu la chance d'être bien nés, fils de... ». Il est, au demeurant, symptomatique que les compétitions sportives aient pris corps dans des sociétés à idéal démocratique : dans la Grèce antique (où, comme le note Hegel, se lèvent les principes

d'égalité et d'individualité), dans l'Angleterre du XIXème siècle, là même où la compétition sociale, la remise en cause des hiérarchies sont désormais pensables. L'idée même de ces championnats, auxquels chacun est invité à participer, n'a pu émerger que dans des sociétés qui font de l'égalité un idéal, sinon une réalité. Imagine-t-on des serfs participant à un tournoi de chevaliers? À l'évidence, non. Rien de plus étranger également à notre sport contemporain que le *tlatchtli* ou *ulamaque* pratiquaient les Aztèques, un jeu de balles offrant pourtant quelques ressemblances avec notre sport contemporain et que l'on a parfois présenté à tort comme son ancêtre. Dans une société où le destin de l'homme était fixé dès sa naissance, où nulle place n'était laissée à l'indétermination, victoire et défaite étaient dotées d'une égale valeur symbolique et il était inconcevable que l'on pût - même dans le jeu - échapper à son rang.

Peut-on, pour autant, réduire l'imaginaire à l'oeuvre dans le football à la simple exaltation du mérite, à un îlot de clarté où le succès serait rigoureusement proportionnel aux qualités de chacun ? Ce sport offre de l'existence une vision plus complexe et contradictoire.

Tout autant que la performance individuelle, il valorise - faut-il le souligner ? - le travail d'équipe, la solidarité, la division des tâches, la planification collective, à l'image du monde industriel dont il est historiquement le produit. Sur le terrain, chaque poste nécessite la mise en oeuvre de qualités spécifiques (la force du « stoppeur » « qui sait se faire respecter », l'endurance des milieux de terrain, « poumons de l'équipe », la finesse des ailiers « dribblant dans un mouchoir de poche », le sens tactique de l'organisation, la vision périphérique du jeu, marques du joueur de grande classe, etc.). Alliant la virtuosité individuelle et la solidarité collective, la prise de risques personnels et l'abnégation au profit du groupe, le football s'offre comme le paradigme de l'action efficace. Les chefs d'entreprise, mais aussi les gouvernants - ce sont parfois les mêmes -, ne s'y sont pas trompés : ils multiplient les métaphores footballistiques et, de façon significative, inversent le sens conventionnel de la comparaison ; jadis on comparait l'équipe à une entreprise, aujourd'hui on compare l'entreprise, voire le gouvernement, à une équipe. Une marque stylistique, parmi d'autres, de la footballisation de la société.

Mais si, à travers ses principes, ses héros et ses légendes, le football célèbre l'égalité des chances et la solidarité, le monde social, avec ses inégalités et ses coups bas, refait brutalement surface sur le terrain. Ici, comme dans *La ferme des animaux* de George Orwell, certains sont plus égaux que les autres. Au sein d'un même championnat national, les budgets des clubs varient de un à dix voire à 30 et les transferts de joueurs, au cours d'une même saison, viennent encore creuser les écarts, offrant seulement aux mieux pourvus la possibilité de réparer leurs erreurs de recrutement. Les droits télévisés accentuent ces disparités. En effet, tous les clubs ne profitent pas également de cette manne (évaluée en France pour la période 2016-2020 à 748,5 millions d'euros). Il y a une part fixe distribuée à chaque club, puis un montant plus ou moins important selon le classement actuel du club, son classement pendant les cinq dernières saisons et, enfin, sa notoriété. Ainsi en France, Marseille, Lyon, Lille, le Paris Saint Germain encaissent des sommes bien supérieures à Ajaccio. On est donc entré dans un cycle de « télé-dépendance » favorisant les plus cotés, les plus nantis, et faisant reculer l'aléatoire, un des piments du spectacle sportif.

Cependant quelles que soient ces inégalités, au football, plus encore que dans les autres sports, le meilleur ou le plus doté ne gagne pas toujours. À quoi tient cette propension du football à porter l'incertitude au paroxysme, ce qui renforce, au demeurant, l'intensité dramatique des matchs, et quelles sont les leçons philosophiques de ces entorses insolentes à la glorification prévisible de l'excellence?

Si le match de football est aussi captivant à regarder que « bon à penser », c'est que l'*aléatoire*, la *chance*, les *erreurs* d'appréciation y tiennent une place singulière, en raison de la complexité technique du jeu fondé sur l'utilisation anormale du pied, de la tête et du torse, de la diversité des paramètres à maîtriser pour mener une action victorieuse. On sait que le pied a mauvaise réputation, et pas seulement à tort si l'on considère l'aire corticale qui lui correspond, dérisoire si on la compare à celles qui gouvernent les organes de la préhension et de la phonation (Leroi-Gourhan, 1964 : 120 figure 44b). Et il est assurément difficile de maîtriser, sans commettre d'erreur, un objet avec un membre si défavorisé. Au football, on rate souvent des « occasions immanquables » et il arrive que l'on marque contre son camp - un cas de figure propre à ce sport -. Le prodige, le temps d'une partie, n'est-ce pas précisément celui dont les supporters disent dans un élan d'admiration : « C'est pas possible! Il a une main à la place du pied! » L'incertitude du dénouement d'un match est encore accrue par des impondérables (le vent, la pluie, une motte de terre...) et par le florilège d'erreurs (de placement, d'anticipation, de choix inopportuns - « Pourquoi il a passé ? Pourquoi il n'a pas tiré ? » -...) qui ponctuent la partie.

Par la place qu'il accorde au hasard - rarement perçu pour ce qu'il est et d'où émerge la figure du destin -, le football nous rappelle avec brutalité, comme ces jeux médiatiques où la roue peut avoir raison du savoir, que le mérite ne suffit pas toujours pour devancer les autres. De ces impondérables, qui peuvent à rebours de toute prévision statistique, modifier la trajectoire d'une balle comme ailleurs celle d'une vie, joueurs et supporters tentent de se prémunir, par une profusion de micro-rituels qui visent à amadouer le sort. Parmi les joueurs, ce sont le goal et les avants qui se montrent le plus vigilants dans ces exercices propitiatoires; leurs actions sont décisives : par un exploit ou par une bévue, ils peuvent devenir, d'un seul coup, des « héros » ou des « zéros ».

Si, sur le chemin du but, il faut conjuguer le mérite et la chance, savoir tirer parti des erreurs des uns et des autres, il faut aussi parfois s'aider de la *tricherie*, le simulacre et la duperie mis en oeuvre à bon escient se révélant ici, plus que dans d'autres sports, d'utiles adjuvants. Retenir un adversaire par le maillot sans se faire voir, s'effondrer dans la surface de réparation pour un coup que l'on n'a pas reçu... font partie du « métier ». « J'ai mis la tête et Dieu la main », commentera, non sans humour, Diego Maradona après avoir marqué un but décisif lors de la rencontre Argentine-Angleterre du Mondial mexicain en 1986. (photo 7) « Frappe avant d'être frappé, mais frappe discrètement », confiait un arrière international français. À ces multiples leçons de friponnerie - un moyen, parmi d'autres, de s'en sortir -, la figure de l'arbitre, qui a longtemps été noire, oppose les rigueurs de la loi. Mais la justice au football présente un visage singulier : elle est immédiate, irrévocable, sanctionne en un clin d'œil des fautes parfois difficiles à percevoir et laisse une large place à l'interprétation. Les juges peuvent se tromper dans leurs appréciations visuelles, *a fortiori* quand il s'agit de discerner si un joueur est hors-jeu. Des études publiées récemment dans *Lancet* et *Nature* ont montré que ces erreurs étaient dues à une mauvaise position des juges sur la ligne de touche ou à des effets de perspective. Mais les erreurs d'arbitrage ne sont pas seulement des affaires de perception, l'interprétation s'en mêle. Le juge doit instantanément décider si une action litigieuse (un tackle, par exemple) était régulier ou irrégulier et, plus difficile encore, si la faute était *intentionnelle* (la « charge » était-elle « loyale » ou « déloyale », la main « volontaire » ou « involontaire » ?). Contrairement à la plupart des sports où la mesure sert d'étalon, de preuve et de verdict, le football est ainsi le théâtre d'erreurs judiciaires sans appel et souvent déterminantes sur le résultat du match. Les

retransmissions télévisées avec leurs ralentis, leurs « loupes » sur les actions litigieuses ont avivé la sensibilité, déjà à fleur de peau, des supporters aux erreurs d'arbitrage. S'est ainsi créé un sur-spectateur, un commissaire enquêteur à l'affût de toutes les preuves des fautes commises au détriment de l'équipe qu'il soutient. Mais si le match se prête à un débat dramatisé sur la légitimité de la justice, il rappelle aussi, à sa façon, que la partie, comme tout épisode de la vie sociale, ne peut se dérouler sans un minimum d'arbitraire. Qu'en serait-il d'un match, d'un cours, d'un voyage organisé... où l'arbitre, le maître, le guide touristique... auraient, à tout moment, à asseoir contradictoirement leurs décisions ?

Le football incarne une vision à la fois cohérente et contradictoire du monde contemporain. Il exalte le mérite individuel et collectif sous la forme d'une compétition visant à consacrer les meilleurs mais il souligne aussi le rôle, pour parvenir au succès, de la chance, de la tricherie, des erreurs, d'une justice incertaine qui sont, chacune à leur façon, des dérisions insolentes du mérite. N'est-ce pas là un condensé des conditions de la réussite aujourd'hui ? Mais, par ces mêmes propriétés contradictoires, le football donne à voir un monde *humainement* pensable, y compris quand le succès n'est pas au rendez-vous. Dans des sociétés où chacun, individu ou collectivité, est appelé à réussir, l'échec et l'infortune ne sont psychologiquement tolérables que si la malignité des autres, l'injustice ou le destin en portent la responsabilité. À un ordre irrécusable fondé sur le pur mérite, le football oppose le recours du soupçon et d'une incertitude essentielle. Qu'en serait-il d'une société ou d'un monde entièrement transparents où chacun aurait la certitude rationnelle d'occuper, à juste titre, son rang, où l'on ne pourrait plus dire : « Si seulement ! », où l'on ne pourrait plus accuser l'acharnement du sort (« Il pleut toujours là où c'est déjà mouillé ») ou les interminables trucages de l'autre (« Les jeux sont faits, la partie est truquée et le chien mord les pauvres », dit un proverbe d'Italie du sud) ? Le match de football campe ainsi un univers discutable en se prêtant à une multitude d'interprétations sur les poids respectifs du mérite, de la chance, des inégalités, de la justice et la tricherie sur le chemin du succès. Et c'est sans doute cette caractéristique - la *discutabilité* - qui confère au football sa qualité de « drame philosophique » et attise la passion experte des partisans. « Le plus beau titre que j'ai pu donner à la une de *L'Équipe*, le quotidien sportif français, confiait l'ancien rédacteur en chef du journal, c'est « Harry : 10'' » Que dire de plus, en effet, du résultat d'un sprint, sinon d'y ajouter des commentaires descriptifs ? Le match de football offre, à l'inverse, un champ inépuisable à l'élaboration de récits différents et d'évaluations contrastées. Il permet, sauf en cas de « défaite cuisante » où, précisément, il n'y a rien à dire, d'argumenter à l'infini et de récrire une histoire vraisemblable et conforme à ses souhaits. On n'en finit pas de le commenter, de commenter les commentaires, les notes attribuées aux joueurs par les quotidiens...

Si le football dévoile les méandres d'un destin à notre mesure, il nous place tout aussi brutalement devant quelques autres vérités essentielles, obscurcies ou affadies dans le quotidien. Il nous dit, avec éclat, que, dans un monde où les biens sont en quantité finie, le malheur des uns est la condition du bonheur des autres (*Mors tua, vita mea*). Les Gahuku-Gama de Nouvelle-Guinée ont si bien compris cette loi d'airain du football et de la société occidentale qu'ils se sont empressés de la contourner pour rendre le jeu plus conforme à leur vision du monde : ils jouent, nous rapporte Claude Lévi-Strauss (1962 : 44), plusieurs jours de suite autant de parties qu'il est nécessaire pour que s'équilibrent exactement celles perdues et gagnées par chaque camp. Mais notre propre vision du bonheur ne se construit pas seulement sur les déboires du voisin ou de l'adversaire du jour. Il faut encore - et l'arithmétique des championnats l'illustre

pointilleusement - que sur d'autres terrains des rivaux proches ou lointains, faibles ou forts, gagnent ou perdent pour que nous parvenions au succès. Une compétition de football illustre ainsi une autre loi de la vie moderne, l'interdépendance complexe des destinées sur le chemin du bonheur.

Symbolisant les ressorts contradictoires de la réussite dans le monde contemporain, ce « jeu profond » jette un pont entre l'universel et le singulier : il incarne aussi bien les « valeurs » qui façonnent notre époque que les identités - réelles et imaginaires - des collectivités qui s'affrontent. Mais la banalisation du jeu est à l'image d'un monde globalisé où les différences entre les uns et les autres s'estompent.

Références citées

Andric I. « Letteradel 1920 » (*Pismoiz 1920*), in I. ANDRIC, *Racconti di Sarajevo* (a cura di D. BadnejevicOrazi), TascabiliEconomici Newton, Rome, 1993 (p. 33-34).

Bromberger C. *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995 (rééd. 2012).

Bromberger C. « Le football en Iran. Sentiment national et revendications identitaires » in *Soutenir l'équipe nationale de football. Enjeux politiques et identitaires* (J.-M. De Waele et F. Louaulteds.), Éditions de l'université de Bruxelles, 2016 (pp. 73-81).

Charroin P. « Il pubblicodelGeoffroy-Guichard di Saint-Etienne » in P. Lanfranchi (éd.) *Il calcio e il suo pubblico*, Naples, EdizioniScientificheItaliane, 1992 (pp. 301-312).

Colovic I. *Campo di calcio, campo di battaglia. Il calciodelracconto alla guerra. L'esperenziaiugoslava*, Messina, Mesogea, 1999.

Ehrenberg A. *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

Fridenson P. "Les ouvriers de l'automobile et le sport", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 89, 1989 (pp. 50-62).

Leroi-Gourhan A. *Le geste et la parole. Technique et langage*, Paris, Albin Michel, 1964.

Lévi-Strauss C. *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

Mourat A. « Les joueurs étrangers du FC Sochaux entre immigration sportive et immigration professionnelle » in *Allez la France. Football et immigration*, Paris, Gallimard, CNHI, Musée national du sport, 2010 (pp. 70-73).

Murray B. « Celtic et Rangers », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 103, 1994 (pp. 41-51).

Wahl A. et P. Lanfranchi, *Les footballeurs professionnels des années trente à nos jours*, Paris, Hachette, 1995.

